

## HIVERNALES

*À ce sujet, j'ai écrit dans mon essai sur Schubert « Le Voyageur » que, dans la vie réelle, je ne m'adosserais à personne. Je m'adosse à la figure voyageuse de Schubert. Un qui se traîne et gémit dans la solitude à travers un monde de neige sans chemin. C'est à cette fugace figure non existante, sise dans le son, l'espace, que je m'adosse [...] La souffrance donne irruption au monde.*

Eva STRITTMATTER

Le texte qui suit m'a été inspiré par un poème d'Étienne Faure, qui figure dans son dernier recueil intitulé *Vues prenables* (Champ Vallon, 2009). Je commence par le citer intégralement.

Les soirs d'été à même le sol,  
attendant que son corps refroidisse,  
il songe aux nuits d'hiver passées à parler  
quand il fallait dormir,  
à vivre de mots, peu de choses  
et gardant de l'hiver l'estudiantine  
rigueur d'esprit — souvent les deux allaient ensemble,  
à travailler en manteau, mitaines,  
fumer entre les doigts de laine  
la cigarette —  
un goût pour le bivouac, la vie  
après deux générations deux fois détruites,  
à jamais préférant aux mobiliers de style  
les objets dépliables  
pour se replier vite à chaque alerte,  
la nuit se réveillant, du givre dans la tête  
d'un hiver incurable.

*songe de nuits d'hiver*

Je commencerai par un commentaire au ras du texte ; mais mon but sera ensuite de *dérivée* quelque peu à partir de là. Mon parti pris sera de considérer que ce texte n'est pas un dit occasionnel, circonstanciel, sur un poète — tel « un singe » — en hiver, mais qu'il est à prendre comme un dire sur la poésie en général. Et peu importe si telle a été l'intention de son auteur ou pas...

Je suis donc d'abord attentif à ce tropisme hivernal, non subi, mais recherché *pour lui-même*, puisque *c'est une sensation d'hiver dont on est en quête au sein même de l'été*. Certes, il arrive que la canicule soit telle qu'elle nous donne soif de fraîcheur et de rafraîchissement. Mais il me semble qu'ici *le froid est désiré pour lui-même*, la *sensation* de froid. Et, à la limite, peu importe en quelle saison. Mon postulat sera dès lors celui-ci : *c'est comme si refroidissement du corps et poésie, disposition à la poésie, à l'acte poétique étaient coextensifs*. De là partira l'une de mes interrogations.

On notera au passage que, si l'on généralise, cela semble aller contre la représentation commune du poète « tous sens en éveil », contre le paradigme de la « sensation » rimbaldienne. À moins que le froid n'aiguise les sens, autant qu'il les engourdit...

Je lis ensuite : « nuits d'hiver passées à parler / quand il fallait dormir ». On se trouve cette fois face à un quasi-*topos* du dire poétique. Combien de poètes n'ont-ils pas qualifié leur création d'« insomniaque » ? Je ne sais si la plupart des poètes sont insomniaques. En tout cas, je ne le souhaite pas à Étienne Faure. Mais je pense qu'il est plus productif de faire une lecture *métaphorique* de cette insomnie-là. Me semble visé un dire qui s'arrache au silence opaque du sommeil, qui est conquis sur lui, qui vient *à la place* de l'assoupissement général. Bien sûr, on peut penser au *rêve*, ce discours qui transite notre dormir et trace une frontière mouvante entre torpeur et veille. Le sous-titre comporte d'ailleurs bien le mot « songe ». Et le poète peut être dit « veilleur » en bien des sens. Son être est de *vigilance*...

Du « parler » il n'y a qu'un pas jusqu'aux « mots », *matière* de la poésie, dont il s'agit de « vivre ». Où l'on voit commencer à se dessiner une sorte d'*ascétisme*, qui sera l'un des objets de ma méditation. Corps froid, insomnie d'hibernation. Et, en ce désert de givre, *seuls des mots pour viatique*. Ce presque

rien, ce « peu de choses ». Comme une réduction, un recroquevillement progressif du corps sur le *rien* du dire et de l'écriture.

Et, de même que le corps froid paraissait contredire la représentation commune du poète résonnant à toutes les vibrations du monde et de la nature, de même la « rigueur » ne s'accorde pas au geste pythique et mythique de l'inspiration vaticinante, de l'effusion lyrique, du verbe dont l'irrépressible vitalité foisonne. Et pourtant, ne faut-il pas, justement, de la « rigueur », pour que le fragile esquif verbal tienne, pour le construire et le visser, pour l'ajuster, pour le bricoler, pour balancer et calculer au mieux les rythmes et les scansiones ? On est loin, on le voit, d'une appréhension dionysiaque de la création. Et le mot « rigueur » est, bien sûr, ici introduit au nom de sa polysémie, puisqu'on parle couramment d'un « hiver rigoureux ».

Qu'on m'accorde ici une incise. Surgit en moi à l'instant la réminiscence du très fameux poème de Hölderlin « Moitié de la vie », que je prends le parti de retraduire ci-dessous :

Avec des poires jaunes et pleine  
De roses sauvages la campagne  
Se penche dans le lac,  
Ô cygnes fastes,  
Et ivres de baisers  
Vous plongez le chef  
Dans la sainte eau lustrale.

Malheur à moi, où prendre, quand  
Vient l'hiver, les fleurs, et où  
L'éclat du soleil,  
Et l'ombre de la terre ?  
Les murs se dressent  
Muets et froids, dans le vent  
Grincent les girouettes.

Bien sûr, ce n'est là qu'un contrepoint. Le pathos qui dicte ces vers vient d'ailleurs. Mais on y trouve le même motif de l'hiver, et la même confrontation à un dégrisement [*nüchtern*] ...

Et que Hölderlin soit l'auteur de ces vers me permet de passer au thème qui anime les vers suivants : celui de la précarité, du matériel de fortune, de l'éphémère qu'impose parfois durement l'histoire. Une fois de plus, Étienne Faure prend par là le contre-pied d'une idée reçue qui a ses lettres de noblesse, puisque c'est encore Hölderlin qui en a forgé l'impérissable énoncé : *Was bleibet aber, stiften die Dichter*, « mais ce qui demeure, ce sont les poètes qui le fondent ». Quant à la traduction de *stiften*, on pourrait hésiter entre « fondent » et « instaurent ».

La trace qui dure ne pourrait-elle désormais s'inscrire que par la vertu d'échafaudages provisoires et démontables ?

Décidément, ce poème n'incite pas à l'optimisme, puisqu'il se clôt sur l'évocation d'un « hiver incurable », comme si la poésie elle-même était donc une sorte de mal inguérissable. Lacan parla un jour du poète « bouffé des vers ».

Première interrogation : ce poème nous parlerait-il plus spécifiquement de la poésie *d'aujourd'hui* que de « la poésie en général » ? Peut-être un peu. En effet, le « métier » de poète devient de nos jours de plus en plus « ingrat ». Peu de gloire s'y attache. Le poète n'est plus reconnu prophète ni devin. Nos contemporains, pour autant qu'ils croient encore à ces fonctions, les attachent à d'autres. Peu de rétribution, de gratification donc, matérielle et morale. Promesse d'une vie de rigueur hivernale, monacale.

Mais je choisis de continuer à m'en tenir pour l'essentiel à l'interprétation universalisante. Quel est cet être singulier qui semble renoncer au monde et à ses satisfactions simples et immédiates, qui s'enferme dans sa chambre pour manipuler sans trêve ces riens que sont les mots, qui sacrifie une bonne part de sa vie à un dieu innommé qui semble ne lui guère vouloir de bien ?

Quel est ce héros et héraut du langage, inlassablement rivé à son rocher, qui ne s'occupe que de mots, le comble étant que ce n'est même pas pour *dire quelque chose* ?!

Oui, mais voilà que, de par l'effet de cet anéantissement, de cette traversée de l'hiver, de cet évidemment, *le rien ascétique et « rigoureux » des mots en vient à se charger de tout, pouvant tout accueillir en raison de son évaselement même*. Il devient non seulement vase pur où la vie vient à se transvaser, mais aussi *creuset* où la vie se condense, se mue et rejaillit en une offrande que la nature ne pouvait à elle seule nous faire soupçonner et goûter.

Le verbe poétique réussit justement ce miracle de nous donner à « prendre », au cœur et du sein mêmes de l'hiver, et « les fleurs » et « l'éclat du soleil » et « l'ombre de la terre »...

« Où » ? Mais nulle part et partout. Là, ici même, dans la blancheur neigeuse de la page...

Fernand CAMBON